

PROLOGUE

La Pologne.
Assise au bord de la rivière, les pieds dans l'eau froide, je contemple les ondulations que je crée en déchirant le courant. Il y a un champ, derrière la rivière, qui contient les ruines d'une ancienne roulotte de Tziganes et un vieux tracteur rouillé. La peinture a presque disparu du bois pourri, mais des lambeaux s'y accrochent encore, laissant deviner qu'elle était bleue, rouge et verte. Son carillon est toujours suspendu au toit, qui tinte et chante dans l'air presque immobile du soir.

Il se fait tard, les derniers rayons du soleil dansent sur l'eau, une petite brise souffle à travers les arbres et fait chuchoter les feuilles entre elles. J'enroule mon foulard autour de mon cou – un foulard fait de la soie la plus fine, la plus élégante, et rayé comme les couleurs de l'arc-en-ciel. C'était le foulard de mon grand-père, autrefois, il y a longtemps.

À côté de moi, j'ai un journal intime qui tombe presque en morceaux. Les pages, détachées de la reliure, se répandent en désordre. Un soudain coup de vent en soulève le bord et elles s'agitent comme les ailes d'un oisillon qui chercherait à voir s'il peut s'envoler. Sur la couverture du carnet se trouve une médaille,

terne et abîmée, mais dont le poids retient les histoires à l'intérieur.

Les pages jaunies et cornées du journal sont couvertes de lignes soignées, tracées par un jeune homme qui tenait à ne pas oublier, et de dessins minutieux de personnes, de villes – Cracovie, Londres, Paris – mais aussi d'hommes avec des fusils, de barbelés, de tranchées. Puis le journal s'arrête. Le jeune homme disparaît des pages pour ne plus y revenir, sans jamais expliquer qui il était ou qui il deviendrait.

Pourtant, il y a des histoires dont moi, assise ici, je me souviens. Des histoires que mon grand-père me racontait quand j'étais enfant, de chevaux, de caravanes et d'un homme portant un foulard, de ses cheveux soulevés par le vent ; d'un garçon qui a passé son enfance à courir dans les champs verdoyants, à voler des pommes dans les vergers et à se balancer aux branches des arbres avec ses copains. Et je me demande si ce garçon a vraiment pu grandir et devenir l'homme de ces journaux intimes, l'homme qui a reçu cette médaille aujourd'hui ternie pour ses « actes de bravoure », une médaille qui n'est pas la bonne, qui ne vient pas du bon côté.

Difficile de savoir où l'histoire commence vraiment. Ou plutôt si le seul endroit où commencer, c'est le tout début, le moment où le passé s'est immiscé dans ma vie par une froide journée de janvier qui m'aura ramenée ici au bout du compte, sur les rives de cette rivière, dans ce champ, à la rencontre de quelqu'un que j'ai pourtant toujours cru connaître.

1

ISLA

Angleterre, 2015

En traversant les villages, sur les routes étroites qui me conduisaient chez mes grands-parents, j'étais accueillie par des champs où paissaient d'innombrables moutons qui me changeaient agréablement de la grisaille londonienne, des interminables alignements d'immeubles gris et des gaz d'échappement. Je baissai la vitre, laissant l'air mordant de janvier pénétrer dans l'habitacle. J'inspirai profondément, ravie de sentir sa fraîcheur au fond de ma gorge. Dans presque tous les villages, les flèches des églises s'élançaient vers le ciel et des pierres tombales jonchaient la terre tassée, les hommages gravés à leurs morts couverts de mousse et usés par des années de ce climat anglais imprévisible. C'était plus calme ici. Pas de crissements de pneus comme en ville, pas de coups de klaxon appuyés par des conducteurs en colère ; on n'entendait que le doux trille des oiseaux qui voletaient, se posaient, puis sautaient de branche en branche en scrutant attentivement le sol froid en quête de nourriture.

Le soleil émergeait tout juste de derrière des nuages poudreux lorsque je tournai dans leur allée, au bout de laquelle se dressait la maison, aussi seule, vieille et fragile qu'eux deux. Jadis maison de ferme en pierre aux jardins entretenus, régnaient sur des champs qui s'étendaient dans toutes les directions, elle croulait maintenant sous le lierre qui s'insinuait à travers les fissures du ciment de briques. Le jardin était envahi par une végétation qui rampait désormais vers la bâtisse, les champs vides étaient devenus stériles, sillonnés de traces épaisses et boueuses laissées par les randonneurs qui les traversaient pour gagner la Tamise.

J'attendis un moment avant de frapper : en regardant la peinture bleu vif délavée et écaillée sur les bords de fenêtres et les quelques tuiles du toit qui menaçaient de tomber au prochain coup de vent un peu fort, je me sentais coupable. Nous devons les aider davantage. Papa, maman et moi. Nous devons remettre la maison en état. Pour eux.

Soudain, la porte s'ouvrit à la volée, révélant Gran avec des rouleaux rose vif dans les cheveux.

—Isla ! s'écria-t-elle en m'étreignant. Joyeux anniversaire !

J'embrassai sa joue parcheminée, qui sentait sa crème pour le visage parfumée à la rose.

—C'était la semaine dernière, répondis-je. J'ai reçu ta carte et la bouteille de vin, merci.

Elle me fit entrer et se hâta de refermer la porte pour laisser le froid dehors – précaution bien inutile, puisqu'il semblait faire plus froid et plus humide à l'intérieur qu'à l'extérieur.

—Ça n’a pas d’importance. On va le fêter aujourd’hui. J’ai fait un gâteau et mis ces trucs-là dans mes cheveux, je voulais que ce soit une journée spéciale pour toi, ajouta-t-elle en tapotant les bigoudis, qui menaçaient de se détacher.

Je passai un bras autour de sa silhouette frêle.

—Merci, Gran. Tu es la meilleure, tu sais ça ?

—Bien sûr que je le sais ! (Elle retourna dans la cuisine, où une casserole bouillonnait furieusement sur la cuisinière.) Ne touche pas à ça ! me cria-t-elle quand j’approchai la main du couvercle, prête à laisser s’échapper le fumet.

—Ça va déborder, lui fis-je remarquer.

—Mais non. (Elle me poussa vers le rocking-chair qu’elle gardait près du four.) Assieds-toi et réchauffe-toi.

J’obtempérai, ravie de me laisser envelopper par la chaleur.

—Pourquoi le chauffage n’est pas allumé ?

—Pas besoin, ici. J’ai allumé le feu dans le salon pour ton grand-père. C’est suffisant. Vous, les jeunes, vous ne supportez rien. Quand j’étais jeune, nous n’avions pas le chauffage central, un petit gilet et voilà. D’ailleurs... (Elle m’observa attentivement.) Tu n’es pas au courant du réchauffement climatique ? Ils en ont parlé aux informations, m’annonça-t-elle d’un air de conspiratrice.

Je lui souris.

—J’en ai entendu parler, oui.

—Alors, tu vois, je fais ma part.

Elle se dirigea vers la bouilloire et, tirant sur ses rouleaux, libéra ses cheveux bouclés.

—Comment va-t-il ? demandai-je en désignant d'un signe de tête la porte fermée du salon.

—Pas mal. Tout à l'heure, il savait quel jour on était et se souvenait de ce qu'il avait mangé au petit déjeuner, donc je pense qu'on est dans un bon jour.

Elle se tourna et m'adressa un clin d'œil.

—Je vais aller lui dire bonjour.

—Bien, bien, demande-lui s'il veut une tasse de thé. J'apporte le gâteau dans une minute.

Le salon était rempli d'étagères qui ployaient sous leur contenu qu'elles menaçaient de déverser sur l'épaisse moquette bleue. Grand-père était assis à côté de l'une d'elles, un livre sur ses genoux enveloppés d'une couverture, mais ses yeux n'étaient pas fixés dessus. Non, il contemplait les flammes sautillantes dans l'âtre qui léchaient les bûches.

Il ne remarqua pas tout de suite ma présence, ce qui me donna une seconde ou deux pour constater à quel point il avait encore vieilli en seulement un mois. Autrefois grand et fier avec une tignasse blanche comme la neige, il avait rapetissé, les cheveux s'étaient clairsemés et sa peau, enfoncée dans les joues. Même ses mains semblaient avoir changé, plus fines, plus osseuses, comme s'il se transformait en quelqu'un d'autre, ou plutôt, qu'il disparaissait peu à peu.

Enfin, il me vit et, tout sourire, tendit les bras pour que j'aie l'embrasser.

—Ah ! La reine de la fête ! Tu vois, je me rappelle, me murmura-t-il à l'oreille pendant que nous nous étreignions. Je dis à ta grand-mère que je me souviens encore de certaines choses, mais elle ne me croit pas toujours.

Je m'écartai de lui, une petite boule coincée dans la gorge de l'avoir senti fragile entre mes bras.

—Oui, grand-père, tu t'en es souvenu, lui répondis-je en m'asseyant en face de lui sur le canapé violet.

—Je me rappelle toutes sortes de choses, tu sais. Ce matin encore, j'ai dit à ta grand-mère : « Regarde dehors, Jack Frost¹ est passé ! »

Son anglais était encore bredouillant, malgré toutes les années passées ici, et son accent polonais, toujours bien présent sur sa langue.

—C'est juste la gelée, grand-père, Jack Frost n'existe pas !

Il secoua la tête.

—Je te le dis : un jour, je regardais dans le jardin, il y a très, très longtemps, et j'ai vu un petit homme, tout bleu de froid, qui courait partout en faisant tomber le givre sur le sol. Je sais que c'était lui, Jack Frost.

Je hochai la tête, jouant à croire à ses illusions. Je me rappelai qu'il m'avait toujours dit être ami avec un magicien, un homme qui savait faire apparaître un arc-en-ciel dans le ciel.

—Tu es le prochain sur la liste des anniversaires, lui dis-je, alors que Gran entra prudemment dans la pièce, chargée d'un plateau où trônaient une théière et des tranches de gâteau.

Je me levai et le lui pris pour le poser sur la grande table basse en noyer qui occupait tout le centre de la pièce.

1 Jack Frost est un personnage, allégorie de l'hiver, issu de la culture anglo-saxonne. Il serait à l'origine du givre, des nez et des pieds glacés, et donnerait sa couleur au feuillage des arbres en automne et sa forme comparable à des feuilles de fougère au givre sur les carreaux (NdT).

—Pas avant six mois, précisa Gran en lui tendant du gâteau, avant de s'asseoir à côté de moi. Quatre-vingt-quinze.

—On devrait organiser quelque chose de spécial, grand-père, suggérai-je. Quelque chose d'important.

Il était concentré sur sa part de gâteau aux fraises, qu'il se fourra dans la bouche en éparpillant des miettes partout sur lui. Quand il me regarda, je vis la confusion dans ses yeux.

—Isla, me demanda-t-il, c'est quand ton anniversaire ?

—C'est aujourd'hui, chéri, répondit Gran à ma place. C'est aujourd'hui.

—Ah, joyeux anniversaire ! lança-t-il, avant de retourner à son gâteau.

Je regardai Gran ; elle m'avait dit qu'il était dans un bon jour. Bien sûr, je savais que même durant les bons jours, sa démence pouvait nous l'enlever quelques instants, quelques minutes, voire plusieurs heures, mais je fus quand même prise au dépourvu.

Elle me tapota la main.

—Pas la peine de lui rappeler qu'il te l'a déjà souhaité, me chuchota-t-elle. Tiens-t'en aux choses du présent, c'est plus facile pour lui.

—Qu'ont dit les médecins ? demandai-je.

Elle regarda l'assiette sur ses genoux et prit un petit morceau de gâteau entre ses doigts, qu'elle écrasa.

—Ça va. Il va bien pour l'instant.

Grand-père s'était adossé à son fauteuil, le gâteau avait disparu. Il était prêt pour une sieste et ses paupières s'abaissaient lourdement. Gran lui retira l'as-

siette, remonta la couverture sur ses genoux et épousseta les miettes.

—Qu'est-ce que tu proposais ? Un gros anniversaire pour lui ? J'aime bien cette idée.

—Tu ne penses pas que ça fera trop ?

—Non, murmura-t-elle en lui passant une mèche de cheveux derrière l'oreille. Il se pourrait que ce soit son dernier.

Dès qu'elle eut prononcé ces mots, j'éclatai en sanglots. Elle m'entraîna aussitôt hors du salon et nous regagnâmes la cuisine, où elle me calma comme si j'étais à nouveau un bébé.

—Chut-chut, tout va bien, dit-elle en me frottant l'épaule. Tu as bien dû y penser aussi.

Je hochai la tête. Oui, j'avais envisagé que ce puisse être son dernier anniversaire avec nous, mais j'avais tout de suite rangé cette idée dans un coin poussiéreux de mon esprit.

—Allons, arrête de pleurer. Réfléchissons plutôt à ce qu'on pourrait organiser pour son anniversaire. Ça nous donnera à toutes les deux quelque chose sur quoi nous concentrer.

Je m'essuyai les yeux avec le revers de ma manche. Quelle bécasse, à trente-six ans, d'avoir encore besoin de ma grand-mère pour me reconforter !

—Et son frère ? lançai-je finalement, une fois mes pleurs calmés.

Je me souvins des cartes d'anniversaire et de Noël, qui arrivaient de Pologne avec la précision d'une horloge et toujours signées « Andrzej ».

—Quoi, tu veux le faire venir ici ? demanda Gran en s'asseyant à la table de la cuisine. Je doute qu'il accepte.

—Pourquoi ?

—Oh, mon Dieu, Isla, ils ne se sont pas parlé depuis des décennies, tu le sais. Ils se sont disputés pour une raison ou une autre.

—Je sais, je sais. Mais si c'était leur dernière chance de se voir ? Andrzej sait-il seulement à quel point grand-père est malade ?

Gran secoua la tête.

—Tu peux lui envoyer des nouvelles si tu veux, mais je doute qu'il te réponde.

—Je peux toujours essayer. Ça pourrait l'aider, tu sais, de voir son frère, à se remémorer son passé... ça pourrait faire remonter d'autres souvenirs.

—Je te le dis, tu peux essayer, mais ne rêve pas trop. Ses cartes sont dans une boîte quelque part. Probablement au grenier avec toutes les affaires de Noël. Je suis sûre qu'il y notait l'adresse de l'expéditeur. Monte jeter un coup d'œil, je vais nous refaire du thé.

Elle se mit debout, puis attendit un moment avant de bouger.

—Tu vas bien ?

—Bien, bien. Je dois juste faire circuler le sang avant de décoller, dit-elle, balayant mon inquiétude pour se diriger vers la bouilloire.

J'étais en route vers l'escalier du grenier quand elle me cria :

—Isla, regarde si tu peux trouver les albums photos aussi. Ils sont quelque part là-haut. Apporte-les, tu veux bien ?

—Oui, Gran.

—Oh, et si tu le vois – mais seulement si tu le vois, hein –, j’avais un grand manteau d’hiver là-haut, noir, en laine. Je n’arrive pas à remettre la main dessus.

—OK, autre chose ?

—Je te le ferai savoir.

Je terminai mon ascension jusqu’au grenier poussiéreux, encombré de cartons, de vieux vêtements, de valises et de meubles. L’ampoule nue qui pendait au milieu du plafond ne contribuait guère à éclairer l’espace. *Dans une boîte*, avait-elle dit – quelle boîte ? Il y en avait des dizaines, chacune vomissant son contenu. Tiens, une chaussure avec un talon que leur chien avait mâchonné quand j’étais petite. Je la ramassai. Pourquoi avait-elle gardé cette vieillerie ? Plus loin, d’un autre carton à moitié éventré s’échappaient de vieux billets, dont certains avaient été grignotés par les habitants du grenier. Je frissonnai. *Des souris*.

La pensée des rongeurs me fit progresser plus vite et j’inspectai brièvement chaque carton, sans oser y glisser la main de peur d’y rencontrer dans le fond une amie à fourrure endormie.

Je ne tardai pas à trouver le manteau dont Gran parlait. Les boutons manquaient, d’où son bannissement au grenier. Je le mis de côté et j’enjambai deux valises en cuir marron sur lesquelles étaient collées des étiquettes décolorées – Égypte, Amérique, France.

Le carton suivant contenait des trésors. D’abord, des cartes de Noël de la famille et des amis au fil des ans – encore une fois, pourquoi les avait-elle toutes gardées ? Enfin, parmi elles, quelques-unes de mon grand-oncle, un homme que je n’avais jamais rencontré et qui n’avait jamais voulu me rencontrer.

La plus récente était arrivée dans une enveloppe portant une date vieille de cinq ans. J'essayai d'en trouver une de l'année dernière, ou de celle d'avant, en vain. Son adresse était écrite au dos en cursive soignée, celle d'un endroit dont je reconnaissais le nom – Zakopane. C'était là que grand-père avait dit avoir passé des vacances d'été, dans une maison au bord d'un lac que possédait son oncle. Je glissai la carte dans la poche de mon jean et entrepris de chercher les mystérieux albums photos.

Un carton m'en révéla un, à la couverture vert passé ; à l'intérieur se trouvaient des photos de mes grands-parents à leur mariage, de vacances d'été à la plage, plus quelques-unes de mon père dans son landau. Je souris en les feuilletant : peut-être pourrais-je les scanner dans l'ordinateur et en faire un diaporama ou quelque chose du genre pour l'anniversaire de mon grand-père ?

Au moment où je décidai que ma recherche était terminée, quelque chose au fond du carton attira mon attention. Un morceau de tissu rouge, vert, jaune et bleu aussi soigneusement plié que s'il contenait un cadeau. Je le ramassai et, ce faisant, il se déplia et je découvris un foulard en soie. Le faisant courir entre mes doigts, je remarquai quelques taches sombres et quelques petits trous dus à des années d'utilisation. Je ne me souvenais pas d'avoir vu Gran ou grand-père le porter. Peut-être papa ?

Je le passai autour de mon cou et, la paume posée sur les planches poussiéreuses, je m'apprêtais à me redresser quand je sentis quelque chose sous ma main : un morceau de papier, lui aussi soigneusement plié. Était-il tombé du foulard ?

Je l'ouvris pour découvrir un article de journal écrit en allemand, une photo défraîchie de deux hommes en uniforme de l'armée allemande fixant l'appareil photo. Cela ne signifiait pas grand-chose pour moi, et j'étais sur le point de le replier et de le replacer dans le carton des souvenirs oubliés quand un nom me sauta aux yeux dans le texte : Tomasz Jasioński.

Je connaissais ce nom. C'était celui de grand-père.

Soudain, je n'arrivais plus à me concentrer correctement. Grand-père sur une photo portant un uniforme allemand, dans un journal allemand ? Mais grand-père était polonais. Il avait combattu pour les Britanniques lorsqu'il était venu ici : j'avais vu ses médailles et ses photos. Que faisait-il sur cette photo ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Grand-père était-il un nazi ?

Ce n'était pas lui. Ça ne pouvait pas être lui, voilà. C'était simplement un autre homme portant le même nom. Mais alors, pourquoi avait-il gardé ce cliché ?

La voix de Gran interrompit le fil de mes pensées.

—Isla ! Tu es toujours là-haut ? Tout va bien ? Tu as trouvé le manteau ?

Je hochai la tête comme si elle pouvait me voir et puis, prenant conscience que ce n'était pas le cas, je criai :

—J'arrive dans une minute.

Je me relevai, fourrai la coupure de journal dans ma poche, récupérerai l'album photo ainsi que le manteau, et je redescendis.

—Tu vas bien, ma puce ? me demanda Gran quand j'entrai dans la cuisine. Tu es un peu pâle. Tu as vu une souris ? Elles ne te feront pas de mal, tu sais, toutes petites comme elles sont. Elles ont plus peur de toi que toi d'elles.

Je m'assis dans le rocking-chair. Dans ma poche, la photo me suppliait de la ressortir et de la regarder à nouveau.

—Où est-ce que tu as trouvé ça ?

Gran regardait mon cou.

—Ça ? (J'avais oublié que j'avais passé le foulard.) Je l'ai trouvé dans un carton.

Elle fit un pas vers moi et tendit la main comme pour toucher le foulard, avant de la retirer aussi brusquement que s'il l'avait grondée.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je. Tu veux que je le remette à sa place ?

—Non, non. C'est bon. (Elle ouvrit une porte de placard.) Voyons, qu'est-ce que je vais préparer pour le dîner ?

—Gran, qu'est-ce qu'il y a ? insistai-je. À qui appartient ce foulard ?

—Oh, je ne sais pas, répondit-elle, sans toutefois me regarder. C'est bon. Garde-le.

Je sortis la coupure de journal de ma poche.

—Gran, j'ai trouvé autre chose.

Elle ne me regardait toujours pas, très concentrée sur les boîtes de haricots et de soupe qu'elle sortait du placard.

—Mon Dieu, ce placard est un vrai fouillis. Il a besoin d'être rangé. Comment veux-tu que je sache quoi cuisiner si je ne trouve pas ce dont j'ai besoin ?

—Gran, s'il te plaît. (Je me levai et lui montrai la photo.) C'est grand-père ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle jeta à peine un coup d'œil à la photo.

—Oh, ne sois pas ridicule. Ce n'est pas ton grand-père.

—C'est son nom, pourtant.

—Beaucoup de gens portent ce nom. (Elle avait sorti une boîte de soupe à la tomate et en étudiait l'étiquette.) Regarde, ça dit trois cents calories. Ça ne peut pas être bien bon, hein ?

—Gran ! m'exclamai-je, cherchant désespérément à attirer son attention.

Elle se tourna enfin pour me regarder, les yeux plissés derrière ses épaisses lunettes.

—Quoi, Isla ? Quoi ? Je t'ai dit que ce n'était pas lui. Je ne sais pas ce que cette photo faisait là-haut. Peut-être que ton grand-père trouvait ça drôle qu'il y ait un autre homme portant le même nom que lui. Qu'est-ce que j'en sais ? Et non, je t'arrête tout de suite, tu ne peux pas aller l'interroger là-dessus.

Sa voix avait pris un ton que je n'avais jamais entendu auparavant et, l'espace d'un instant, je ne la reconnus pas. Puis, comme si rien ne s'était passé, elle attrapa la boîte à thé et demanda :

—Tu en prendras une tasse, avant de partir ?

Sa voix douce et innocente me troubla tant que je ne mouftai pas. Et je me pris à regretter d'avoir ouvert la bouche.